



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

De Damas à Bruxelles, entre exil et engagement : une rencontre

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Décembre 2019

Nous avons rencontré, à plusieurs reprises, un jeune damascène qui vit en Belgique depuis quelques années. Il a accepté de nous parler de son expérience et de sa perception de la révolution syrienne, quand le Printemps arabe soufflait sur la Syrie. Pour des raisons bien compréhensibles, il préfère garder l'anonymat. Nous avons retranscrit ici essentiellement ce qui concerne l'émergence de ce vaste mouvement populaire.

Peux-tu nous faire part de ta perception des événements de 2011, sur ce qui a poussé tant de gens, et notamment des jeunes, à descendre dans la rue ?

Pour ne parler que de ma propre expérience, de mes propres observations, chez les jeunes, il y avait une absence d'horizon, de perspective. Tout était programmé : études, service militaire, éventuel travail et... galère, galère. Le pouvoir, pour s'assurer un contrôle total sur la société, distribuait tous les rôles à l'avance. Le milieu social, l'appartenance même ethnique ou religieuse, déterminaient ce que tu pourrais faire à l'avenir. Au point qu'un diplôme universitaire n'était pas du tout utile. Beaucoup de jeunes ne voulaient pas avoir cette vie formatée à l'avance. Ce qui était juste un droit ailleurs devenait un rêve en Syrie.

La corruption, pour moi, c'est le mot clef de beaucoup de problèmes en Syrie. C'est la raison première de l'hostilité envers le régime. Le fait de s'approprier le pouvoir, d'utiliser l'armée pour menacer les gens, pour s'enrichir. Les exemples sont multiples, parfois c'est très surréaliste. Cela a heurté beaucoup de gens.

Moi, je me voyais entre deux mondes, un monde moderne et un monde traditionnel, un monde laïque et un monde spirituel, un monde modeste ou pauvre et un monde de riches. C'était intéressant, je pouvais faire des allers-retours. J'ai des amis pratiquants, des amis antireligieux, des amis ici et là. Cela m'a beaucoup aidé dans mon exil. Comment être ouvert à une autre culture et y vivre paisiblement.

Parlons de ta génération. Tu appartiens à une jeunesse qui a commencé à avoir accès à d'autres sources d'information que les chaînes de télévision ?

En effet, je suis très fier d'appartenir à cette génération. J'appelle cela la génération « Printemps arabe ». C'était aussi un moment existentiel important. Nous avons été sourds-muets toute notre vie, et tout d'un coup nous entendions notre voix. Nous sortions de cette forme de fatalité : la corruption, l'absence de perspectives, l'absurdité des choses au niveau politique. C'était une renaissance pour beaucoup de gens. L'idée de changement n'était pas présente jusque-là. Politiquement, nous étions complètement inactifs ou plutôt passifs.

Vous étiez bien informé de ce qui se passait à l'étranger, par exemple en Tunisie ?

Oui, pour la Tunisie, il fallait insister, faire des efforts pour avoir l'info, mais beaucoup de choses arrivaient de l'extérieur. La télévision, c'était déjà une grande fenêtre, avec le système satellitaire qui donnait accès à tout ce qu'il se passe là, là et là. Beaucoup de chaînes arabes ont acheté des films et des séries américaines. Moi, par exemple, je regardais *Friends*, la série américaine, et je rigolais avec l'humour américain. Pour certains jeunes, la culture française, avec la Révolution française ou les Lumières, était porteuse d'une grande ouverture sur le monde. Pour d'autres, qui avaient la chance de connaître l'anglais, il y avait d'autres sources d'inspiration. Fin 2010, début 2011 quand cela a commencé en Tunisie, les gens dans la rue n'avaient plus peur de mettre le journal télévisé et le live d'Al-Jazeera¹ qui était plus ou moins une chaîne controversée.

Tolérée ?

Oui, je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un qui a été interrogé pour cela. Al-Jazeera a posé beaucoup de questions, partout dans le monde arabe, parce qu'elle abordait des sujets différemment, ouvertement. Ils n'avaient pas honte de dire « Israël » et « Palestine », alors que dans les télévisions publiques, on ne dit pas Israël, sinon c'est une reconnaissance. Pour moi, c'était incroyable. Chez le vendeur de falafels, avec sa télé accrochée derrière lui, les passants pouvaient voir les gens sur la Place Tahir². Et là, on se demandait : « est-ce que cela va arriver chez nous ? » Je pense que les gens sentaient cela. Et ce régime, toute cette peur... c'était peut-être pour rien. On va tous aller dans la rue, on va tourner la page et en ouvrir une nouvelle, démocratique – *Inch'Allah*. Pour les jeunes, les slogans infligés durant toute notre enfance étaient devenus démodés. Les révolutions arabes nous parlaient beaucoup. Et donc, sans une formation politique réelle, sans une idéologie, rien du tout, du zéro, avec après une première manifestation, la révolution syrienne était amorcée. On est entre le 15 et le 18 mars, une première toute petite manif à Damas, et une grande le 18 à Deraa, après un incident. Les gros événements ont besoin d'un petit événement déclencheur. Ensuite, c'est parti de partout. Et donc, pour en revenir à la jeunesse, on s'était mis en avant. J'avais créé mon compte Facebook en 2007, et c'était un truc incroyable ! Cela nous rapprochait fort. Pour la première fois, je pouvais savoir ce qui se passait dans tel ou tel quartier, l'organisation de telle ou telle activité culturelle. C'était merveilleux.

Vos comptes Facebook étaient bridés ?

Facebook a pu exister librement pendant moins d'un an, avant qu'une première page antirégime n'apparaisse. Et là, Facebook a été supprimé tout de suite.

Te souviens-tu quand, approximativement ?

Entre 2008 et le début de la révolution. Mais ce n'est pas très difficile de contourner le proxy, le filtre. Et du coup, les gens continuaient à utiliser Facebook. On était dans une

¹ Chaîne de télévision satellitaire qatarie.

² Une des principales places publiques du Caire, point de ralliement des manifestations durant la révolution égyptienne de 2011.

révolution 2.0. Les événements s'organisaient, s'annonçaient, et tout le monde était au courant. La première manifestation de cette révolution 2.0. c'était ce que l'on appelait le comité de coordination, par quartier pour organiser les manifs, les petites actions. Je pense que cela dérangeait beaucoup le régime.

Ce sont de petits comités autogérés ?

Oui, avec beaucoup d'anonymat. Moi, vu le danger énorme de ce genre de truc, je n'ai pas vraiment cherché où cela se passait. J'étais un observateur extérieur, mais c'était formidable. Et je me dis qu'on peut en être fiers, on a appris des choses au monde entier. Parce que ce Printemps arabe, comme vous le savez, a eu des échos partout jusqu'en Iran, en Espagne, même jusqu'au Canada, avec le Printemps érable...

Y avait-il une structure au-dessus de ces comités de coordination, au-delà des comités par quartiers ?

Non, je ne pense pas. Il y a eu des tentatives de faire l'union des comités, mais c'était très virtuel. Cela existait sur internet, mais je ne sais pas s'ils se coordonnaient entre eux. Alors oui, malheureusement, c'est resté une grande lacune dans l'organisation de la révolution, de l'opposition. C'était très local et il n'y a jamais eu un leader unifiant, rassemblant.

Quand ça a commencé, en mars 2011, j'avoue que j'ai été très étonné que ce soit possible. J'étais étonné par les mots, par les slogans prononcés. « Liberté », ce n'était pas forcément ce qui était dit dans les autres Printemps arabes. Mais on s'est rendu vite compte qu'il dérangeait beaucoup, ce mot « Liberté », parce que, dans les slogans du parti Baas, il existait le mot « liberté ». Il n'a fallu qu'une petite étincelle pour que le bois qui était déjà bien sec se mette en feu. Ça s'est passé comme dans un jeu de domino. Ça a commencé dans le sud, à Deraa et ça s'est propagé dans tout le pays, avec un fonctionnement différent d'un lieu à l'autre. Ce qui se passait à la campagne n'était pas semblable à ce qui se passait en ville. L'oppression aussi changeait d'intensité selon le lieu. À la campagne, elle peut être plus brutale, il n'y a pas de caméras, pas de médias. Dans les villes, c'est plus délicat. Quant à l'université, on a vu, par exemple au Yémen, que la révolution était à l'origine essentiellement universitaire. C'est le campus de l'université de Sana'a qui était le point de départ, l'équivalent de la place Tahrir en Égypte. Mais en Syrie, ça n'a pas marché. La pression était trop forte.

Le régime a répondu immédiatement avec une grande brutalité ?

Oui, deux choses sont apparues très vite : la violence évidemment, l'utilisation de vraies balles, et d'un autre côté un discours de propagande et de théorie du complot affolant.

En quoi consistait cette rhétorique ?

Ce n'était pas très précis, c'était la théorie des infiltrés. Les manifestants sont là, les forces de l'ordre sont là pour faire leur boulot, mais il y a un troisième groupe, dont on ne sait pas qui il est et qui vient tuer les manifestants, pour provoquer la pagaille et semer la zizanie dans la population syrienne. La télévision nous montrait même des images de gens camouflés. Tout le monde savait que lors des manifestations, des balles venaient de côtés inattendus. Et cela se

propageait de mille façons, notamment via les défections, les déserteurs des forces de l'ordre et de l'armée. Il y en a eu pas mal. Surtout chez les jeunes officiers, me semble-t-il.

Les questions religieuses étaient-elles présentes lors de ces premières journées ?

Ça n'existait pas dans mon esprit. Pour moi, ce n'est pas un facteur, ce n'est pas une raison. Le nombre de mosquées était très suffisant pour que les gens aillent faire leur prière. Le voile c'est une question sociale, pas politique. Ce n'est pas le manque de religiosité qui a poussé les gens à vouloir changer de président. Cela n'a rien à voir. Entre jeunes, nous discussions beaucoup de ce qui se passait. On a commencé à franchir les lignes rouges, oser parler avec n'importe qui, ou presque, y compris avec des gens qui n'étaient pas d'accord. Nous voulions comprendre pourquoi ils n'étaient pas d'accord. Pourquoi ne pas améliorer nos conditions de vie, vivre dans une démocratie et avoir le droit de s'exprimer librement ? La plupart du temps, les gens et les amis autour de nous qui s'y opposaient étaient des gens qui appartenaient à des minorités religieuses ou autres. Je tentais d'expliquer à des amis issus de la bourgeoisie chrétienne que ce qui se passait était formidable. Je leur disais : « l'ambition et l'énergie derrière le mouvement ne sont pas religieuses du tout. Les jeunes ont des revendications très justes » et eux me répondaient : « non pas du tout, c'est une fabrication des Frères musulmans, c'est une révolution des islamistes. » Il y avait là une forme de fermeture d'esprit. Tout le monde sait que l'Église en Syrie est une église politique, patriotique. Il y a la peur, mais on fabrique aussi la peur, on fabrique notre ennemi. On n'était pas à l'écoute de l'autre. C'était une grande déception, mais je suis content de garder des amis chrétiens qui n'étaient pas conditionnés par cette peur. Certains ont accompli des exploits. Certains sont encore en prison.

Cela faisait partie de l'appareil de propagande du régime de dire que le mouvement était infiltré par les Frères musulmans ?

Oui, mais ils ne le précisaient pas. Le régime n'a pas utilisé le mot Frères musulmans. J'ai plus entendu ça chez « Monsieur tout le monde », surtout dans les minorités. Le régime parlait de problèmes de sectarisme. Un slogan est d'ailleurs sorti très vite pour s'opposer au mouvement : « Non au sectarisme ». Ils ont accusé la révolte d'être hostile à certaines communautés, de casser la cohésion dans la société syrienne, l'amitié islamo-chrétienne des Syriens. Tout le monde sait que c'est quelque chose de complètement fabriqué, c'est artificiel, de la façade. Après une manif dont j'avais été témoin, j'ai vu quelqu'un que je connaissais par ailleurs dire le lendemain : « Attention, les gens ont crié qu'ils vont envoyer les chrétiens à Beyrouth, et les alaouites au tabouth. » Tabouth cela rime avec Beyrouth, et en arabe cela veut dire le cercueil. C'était de la fabrication. Malheureusement, ce slogan a été retenu, même par des journalistes, ici en Belgique. Je l'ai entendu plusieurs fois.

En Europe, ce type de discours a eu beaucoup d'écho.

C'est complètement à côté de la réalité, cela n'a rien à voir, c'est de la pure propagande. Il n'y avait pas de conflit à l'intérieur de la Syrie entre les communautés religieuses. Dans l'armée régulière, la majorité des combattants sont sunnites. L'opposition est sunnite. Dans la campagne, ce sont des gens pauvres et il y a peu de chrétiens. Les alaouites sont au pouvoir, ils gèrent l'armée. Il n'y a pas eu une violation des symboles religieux. La communauté

chrétienne a pris une position politique, mais on ne peut pas généraliser. C'est bien connu qu'en Syrie, l'Église est politique. Dans certains villages la photo de Bachar prend plus de place que Jésus ou que la photo du pape. Pour les jeunes révolutionnaires, ce slogan était complètement absurde. Nous ne comprenions pas de quoi ils parlaient parce que sur le terrain cela n'existait pas. Le seul endroit où les manifestants pouvaient se rassembler facilement et sortir en masse c'était les mosquées, le vendredi, parce que l'on ne peut pas interdire la prière du vendredi dans un pays où il y a deux millions de musulmans. Parmi les gens qui entraient à la mosquée, le vendredi, beaucoup n'avaient que faire de la religion. Certaines mosquées étaient repérées et entourées par les forces de l'ordre. Heureusement qu'à Damas ils ne pouvaient pas tirer sur les gens.

On ne tirait pas sur les gens à Damas ?

La plupart du temps non. En ville, il y avait trop de témoins et cela pouvait gâcher l'image du régime. Je parle ici des quartiers résidentiels de Damas. Par exemple l'une des plus grandes manifestations dans un quartier de Damas, s'est déroulée à Mazzeh, en plein hiver. Il neigeait ce jour-là, c'était les funérailles d'un manifestant tué la veille, avec une participation féminine écrasante. On ne peut pas aggraver ouvertement les femmes, il y avait des limites à respecter. Les funérailles étaient donc aussi de bonnes occasions pour manifester.

Nous avons aussi de plus en plus de coupures d'électricité, de longues heures, même pendant le ramadan, le moment le plus important. Ils cherchaient comment perturber les gens, et les calmer indirectement. J'ai passé des soirées et des soirées avec une petite lampe à feuilleter des bouquins. J'ai commencé à perdre des amis, parce qu'ils parlaient. Ils avaient peur. Le groupe d'amis est devenu très petit. On arrivait quand même à se soutenir, à parler de ce qui se passait librement dans notre espace privé.

Dans tes cercles proches ou moins proches, as-tu des connaissances qui étaient plus actives dans la révolution ?

Oui, j'ai des copains qui résidaient dans des quartiers plus révolutionnaires. Dans une dynamique plus collective, les gens descendaient plus volontiers dans la rue, ils se sentaient mieux protégés. Dans certains quartiers très étroits, et loin des rues principales, on pouvait compter une trentaine de minutes de manif avant que les forces de l'ordre n'arrivent. Il y a aussi des gens qui donnaient l'alerte. Ça marchait bien. Il faut savoir qu'on a développé pas mal de concepts à ce niveau. Notamment celui de la manifestation volante, une manif qui s'organise vite : rassemblement, slogans, et cinq minutes après tout le monde se disperse. L'essentiel, c'est de filmer, de garder une trace et de partager. Montrer que cela existe, la durée n'a pas d'importance. Mais même cela pouvait être périlleux. Des amis me racontaient que, de nombreuses fois, alors qu'ils se préparaient, avant d'arriver au lieu prévu, un bus des forces de l'ordre les attendait. Il y avait donc un infiltré. Il fallait alors faire une réunion et exclure le plus suspect. C'était une organisation pas possible.

Je voyais ce qui se passait après six mois de manifestations. C'était une période incroyable, malgré évidemment le nombre de morts. Mais la révolte, la révolution, a basculé dans l'action militaire, entre autres, en raison des défections dans l'armée et de la formation d'une armée alternative. Au début, le but était de protéger les manifestants. De mon point de vue, c'est

mon avis personnel, c'était la plus grande erreur. C'est là qu'à mon sens on a gâché la révolution. Beaucoup ne seront pas d'accord avec moi, mais passer aux armes, c'était annoncer la fin du mouvement. Dès que tu portes des armes, tu donnes toutes les raisons au régime d'utiliser les siennes. Quelle que soit la force militaire des rebelles, le régime va utiliser son aviation. On a vu avec le temps que les rebelles ne pouvaient pas faire face aux avions, et aucun pays ne voulait leur fournir des armes antiaériennes. Cela a déterminé beaucoup de choses. Les opposants sont devenus des acteurs guidés par les puissances qui pouvaient apporter une aide militaire. La révolution s'est égarée, malheureusement. Pourquoi je parle de tout ça ? Parce qu'à partir du moment où c'est devenu un conflit armé, je savais que c'en était fini pour moi, que je ne pouvais rien faire. Il fallait attendre que les armes se taisent pour pouvoir être utile dans la reconstruction du pays, de la société. Aujourd'hui, la société syrienne est fracturée. Je nourrissais l'espoir qu'avec une expérience en Europe, je pourrais apprendre beaucoup de choses, avoir les outils, et la sagesse peut-être pour aider les Syriens. Ils ont un potentiel démocratique énorme.

En Europe, en Belgique, nous sommes noyés d'informations sur la Syrie. Il faut trouver l'info, avoir confiance en la personne qui donne l'info, faire la critique de l'info. C'est très compliqué.

Paradoxalement, c'est le conflit le plus documenté dans l'histoire contemporaine. Mais il y a effectivement ce problème du filtrage de l'information qui peut provenir de partout, depuis des instances officielles jusqu'au « journalisme citoyen ».

C'est sans doute sur les médias sociaux que l'on a le plus assisté à cette guerre de l'info, avec par exemple la place prise par les médias russes.

Oui, en Occident c'était bien présent. Même dans la population arabe, dans les pays arabes, qui portent des slogans, des postures plutôt anti-impérialistes, les infos en provenance de Sputnik sont assez partagées. Dès le moment où les Russes ont débarqué en force en Syrie, ils se sont installés avec tous les outils possibles. Ils allaient dans des endroits très critiques, fixaient des caméras sur leurs tempes, ou utilisaient des drones pour filmer les bombardements. Montées, ces images ressemblaient presque à un jeu vidéo. C'était leur façon de présenter le conflit syrien, pas seulement aux Russes, mais aussi au monde. Ces vidéos ont été diffusées un peu partout.

Un moment marquant, ce fut le concert organisé à Palmyre et relayé par toutes les chaînes d'info.

Mon point de vue, c'est que le régime a bien compris que son départ ou son maintien sera lié aux décisions de la communauté internationale, autrement dit, l'Occident. Alors, il fallait tout faire pour jouer sur l'imaginaire occidental, donc civilisé. Un concert de musique classique, dans un lieu historique, que veux-tu de mieux ? Il fallait des messages qui parlent à l'Occident : des femmes qui participent aux combats ou l'idée que l'homosexualité est admise en Syrie. Je pense que ce n'est pas le cas. Les lieux de nuit se sont multipliés bizarrement. La permission pour ouvrir un bar est devenue très facile, des quartiers se sont remplis de bars. Ce n'était pas habituel.

Ils ont insisté là-dessus. Mes amis, ou ceux qui ont encore de la famille là-bas me disaient qu'en même temps que la guerre approchait, on ouvrait plus de bars. Quelle est la logique de ça ? Il fallait dire à l'Occident : nous sommes proches de vous, nous sommes un rempart. On a même vu des députés français comme Thierry Mariani aller jusque-là. Il allait jusqu'à dire que les rues de Damas étaient plus propres que les rues de Paris. C'était si absurde que c'en était presque marrant. Des gens proches de Jean-Marie Le Pen ont même organisé un voyage scolaire en Syrie...

Ce sont des images très tronquées de la réalité. Et c'est vraiment dommage de mépriser une population quasi entière au profit du dirigeant du pays.

Pour terminer, comment envisages-tu l'avenir de la Syrie ?

Peu de choses suscitent aujourd'hui l'optimisme à court terme, mais l'avenir n'est écrit nulle part. Bachar el-Assad a gagné militairement, mais pas politiquement. Ce sont les Russes qui décident, ce sont eux qui dirigent le processus constitutionnel en cours. Difficile de placer de l'espoir dans les prochaines élections présidentielles prévues pour 2021. Il faudra du temps pour que les Syriens réapprennent à vivre ensemble dans cette société que le pouvoir a profondément divisée. Le Printemps arabe a été une explosion d'énergie, du Maghreb jusqu'au Proche-Orient. La page n'est pas tournée et je suis avec beaucoup d'attention ce qui se passe pour le moment en Irak et au Liban, où la mobilisation citoyenne est très forte.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.